

d'envoyer sur-le-champ à Saint-Cloud le guide qui l'avait accompagné, pour annoncer à l'impératrice son arrivée à Fontainebleau ; puis il visita les nouveaux appartements du château. On avait restauré par son ordre le bâtiment situé dans la cour du Cheval blanc, où était précédemment l'école militaire, qui venait d'être installée à Saint-Cyr. Cette aile du palais avait été agrandie, décorée et meublée pour servir d'appartements d'honneur, et dans le but, avait-il dit, d'occuper les manufactures de Lyon et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris. Il est certain que Napoléon avait tiré ce palais de l'état de ruine dans lequel on l'avait laissé depuis le commencement de la révolution, et qu'il se trouvait alors, comme par enchantement, rétabli avec une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Sur les cinq heures du soir, quelques employés de la maison impériale arrivèrent. Dès que Napoléon aperçut leur voiture, il descendit et alla au-devant d'eux :

—Et l'impératrice ? demanda-t-il brusquement à ceux qui étaient encore dans la voiture.

—Sire, répondit à tout hasard un officier de bouche, nous avons l'honneur de précéder Sa Majesté de dix minutes ; peut-être même sera-t-elle ici auparavant.

—C'est fort heureux, reprit Napoléon en rentrant dans l'intérieur du palais.

Et tout en marchant, il ne cessa de marmotter entre ses dents des paroles que personne n'eût pu comprendre.

Enfin Joséphine arriva. Il était plus de six heures. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'elle manquait à ces espèces de rendez-vous, qu'elle considérait moins comme des ordres que comme un devoir qu'il lui était doux de remplir. Cette fois, Napoléon était en avance de plusieurs heures, et, contre son ordinaire, il n'alla pas au-devant d'elle dans le vestibule. Il était assis dans un petit salon du rez-de-chaussée au moment où l'impératrice entra, après avoir cherché elle-même dans les appartements.

—Ah ! ah ! lui dit-il d'un ton froid, vous voilà donc enfin, madame ?... Il est bien temps ; j'allais partir pour Saint-Cloud.

Joséphine, déjà peinée de ce retard involontaire, fut cruellement affligée de cet accueil glacial après une aussi longue séparation : elle resta stupéfaite ; cependant elle chercha à s'excuser.

—Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues ! Comment donc es-tu venu ?

—C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. Madame, je suis venu comme à mon ordinaire. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours ! Avec vous, c'est toujours à recommencer.

Ces récriminations, auxquelles Joséphine n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle elles lui étaient adressées, lui firent venir les larmes aux yeux. Napoléon, continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa l'impératrice au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison une injustice, elle laissa échapper quelques paroles piquantes. Napoléon lui répondit avec

plus de vivacité encore, et le mot *séparation* fut prononcé par lui.

Sur ces entrefaites, le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé. Leurs Majestés quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivants, tous les princes de la Confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale : le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc. Les uns furent logés à l'Élysée-Bourbon, les autres dans des hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours, ces princes étaient magnifiquement traités aux Tuileries, sur les murs desquelles on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : *Dépôt de la grande fabrique de sires*. Ce mauvais calembourg fit rire tout le monde, excepté l'empereur.

Nous avons dit précédemment que Napoléon protégeait d'une manière toute spéciale l'institution des orphelines de la Légion d'honneur, autrement dit *Écouen* ; mais il en était une autre qu'il affectionnait encore davantage : c'était l'école impériale militaire de Saint-Cyr. Il était rare que dans l'intervalle d'une campagne à une autre il ne fit pas une visite à ses *petites protégées* ou qu'il n'allât pas voir ses *petits lapins*, comme il désignait familièrement l'un et l'autre de ces établissements. Or, dans les premiers jours de décembre 1809, la neige couvrant la terre, le commandant Coteau, sous-directeur des études de Saint-Cyr, entre, après la théorie du matin, dans le quartier des vétérans (les élèves de seconde année), en leur disant, avec sa voix de *chef de l'école d'intonation* :

—Messieurs ! l'empereur chasse en ce moment dans les environs de Versailles !... Il ne doit pas avoir chaud ! ajoutez-il en frappant l'une dans l'autre ses mains, recouvertes de gants dont la peau avait au moins quatre lignes d'épaisseur.

—*Vive l'empereur !*... telle fut l'acclamation générale et prolongée que provoqua spontanément chez les élèves la nouvelle que leur apprenait le commandant Coteau. Aussitôt le *bataillon d'instruction* se met sous les armes, ayant à sa gauche la *classe des recrues*, honteuse de son noviciat, et à sa droite les professeurs et les officiers attachés à l'école. En avant du front de bataille, le général Bellaveine, avec sa jambe de bois et sa canne à béquille, se tient au milieu des officiers supérieurs qui composent l'état-major. Tout à coup le galop de plusieurs chevaux retentit sur le pavé de l'avenue : c'est l'empereur !... Il entre dans la cour. *Portez armes !*... *Fixe !* commande le capitaine Saget. Les tambours battent aux champs, tous les officiers se découvrent. Le général s'avance au-devant de Napoléon, qui déjà est descendu de cheval : sa suite en fait autant. L'escorte, les voitures et les équipages de chasse sont restés à Trianon.

Tout ce que nous venons de rapporter ici n'avait été que l'affaire d'un moment. En mettant pied à terre, Napoléon a ôté son chapeau à deux reprises différentes devant le drapeau de l'école, qui s'est incliné à son approche. Le registre des punitions est la première chose qu'il demande à voir. L'adjudant de l'école le lui apporte, et le premier nom qui frappe ses regards est celui de la Pagerie, cousin de l'impératrice. Napoléon fut d'abord mécontent ; mais bientôt on le vit sourire, au fur et à mesure qu'il parcourait les nombreux feuil-